6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.23 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / Un an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 2 MARS 1908

???

Un assassin qui est aussi un satyre, — une prostituée, sa confidente, — le tenancier d'une agence criminelle, — un policier moderne, — un déclassé qui tente de se réhabiliter, — une adorable femme meurtrie dans son honneur et dans sa pudeur, — un rapin sympathique et bouffon, admirable émule de Sherlock Holmès, — tels sont les principaux personnages de

NOTRE

PROCHAIN FEUILLETON

Local, Régional, Inédit.

LE CONGO BELGE

Le « Livre Blanc » que vient de publier le gouvernement anglais, est un nouveau coup de massue pour le Souverain de l'Etat du Congo.

Il contient une série de rapports adressés à sir Edward Grey par les vice-consuls anglais Michell, Beah et Armstrong, ainsi qu'un rapport du consul général américain Thesiger, qui affirme, pour la première fois, l'accord de l'Angleterre et des Etats-Unis dans la question du Congo.

Je ne suppose pas que les journaux de l'Etat Indépendant se risquent à nous représenter ces rapports comme des œuvres d'erreur ou de mauvaise foi.

Ce ne sont pas des réquisitoires. Ce sont des constatations personnelles, faites par des fonctionnaires responsables. Ils dénoncent les maux dont les indigènes sont accablés, mais ils signalent aussi les améliorations qui se sont produites et les efforts qui ont été faits pour développer l'outillage de la colonie et mettre à point ses richesses naturelles.

Le vice-consul Michell, par exemple, rend hommage à l'activité et à l'esprit d'entreprise des agents belges. Il parle avec éloges des efforts de M. Lemarinel pour supprimer le travail forcé sur le territoire du Lomami. Il constate, d'accord avec ses collègues, que les atrocités qui ont rendu l'Abir et la Société Anversoise si tristement célèbres, paraissent avoir disparu.

Désormais les indigènes du Congo ne reçoivent plus guère de coups de chicotte ou de coups de fusil que dans les formes légales ; pour le surplus, rien n'est changé depuis le rapport de la commission d'enquête.

Les soi-disant réformes, si pompeusement annoncées par l'Etat, paraissent avoir eu surtout pour effet d'étendre le régime de la corvée à un plus grand nombre d'indigènes des deux sexes.

Qu'il s'agisse du partage, des travaux publics, de la fourniture de vivres ou de la récolte du caoutchouc, tous doivent consacrer la plus grande partie de leur temps à enrichir les marchands d'Anvers ou à fournir des ressources à Boula-Matari.

Il y a bien la loi des quarante heures, mais tous les rapports insérés au « Livre Blanc » constatent qu'elle continue à être effrontément violée.

Pour rapporter aux agents de l'Etat ou des Compagnies les deux ou trois kilos de caoutchouc qu'on exige d'eux, les noirs doivent faire des voyages de plus en plus longs, à mesure que les forêts s'épuisent et rester hors de chez eux dix-huit, vingt, parfois vingt-cinq jours par mois !

Alors même, d'ailleurs, que les autorités se figurent, de bonne foi, ne pas trop pressurer les indigènes et appliquer loyalement la loi des quarante heures, les serfs de l'Etat ont toutes les peines du monde à remplir les obligations.

Rien de plus instructif à cet égard que le rapport final du consul général américain, M. Wilfred G. Thesiger.

M. Thesiger raconte que, se trouvant à Nyambota, et voulant se rendre compte du fonctionnement de l'impôt en nature, il se mit d'accord avec le chef de secteur qui prétendait que trois kilos de caoutchouc par mois et par tête ne représentaient que quarante heures de travail, pour faire l'expérience suivante : le chef de secteur choisit cinq de ses hommes parmi les plus vigoureux ; il leur promit une forte prime s'ils donnaient leur rendement maximum et les envoya travailler dans un des meilleurs coins, les plus riches en lianes, de la forêt.

On s'était entendu pour faire travailler ces cinq hommes pendant quatre heures chacun, soit vingt heures au total. Ces vingt heures de travail, d'après l'agent de l'Etat, devaient fournir au moins 1,500 grammes de caoutchouc, soit 3,000 grammes, trois kilogrammes pour quarante heures.

Or, la production totale des cinq hommes ne fut que de 650 grammes. Deux d'entre eux en récoltèrent chacun deux cents ; les trois autres ne produisirent ensemble que deux cent cinquante grammes.

Par conséquent les deux premiers auraient dû travailler, dans les mêmes conditions, soixante heures et non quarante, pour fournir les trois kilogrammes de la taxe. Quant aux trois autres, ils auraient dû, pour obtenir le même résultat, travailler 144 heures par mois, soit 216 jours par an !

On voit que les résultats du travail individuel présentent des écarts très considérables et que, voulût-on appliquer sérieusement la loi des quarante heures, il serait extrêmement difficile de fixer par avance la quantité de caoutchouc à fournir par chaque indigène.

Mais encore une fois, tous les rapports consulaires insérés au « Livre Blanc » constatent que la loi n'est pas appliquée et que, somme toute, le régime du travail qui existe au Congo, c'est, purement et simplement, l'esclavage, avec l'hypocrisie en plus.

Aussi ne faut-il point s'étonner que, dans ces conditions, il y ait actuellement en Europe, contre le Souverain du Congo, la même unanimité dans l'opinion que, lors de l'affaire Dreyfus, contre le général Mercier, ou, lors de la guerre du Transvaal, contre M. Chamberlain.

Cette unanimité vient de s'affirmer, avec un éclat redoutable, par les ordres du jour flétrissants de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes.

Désormais le Parlement belge délibère sous la menace. Les réformes que nous réclamons depuis si longtemps en faveur des indigènes, vont sans doute se réaliser, mais ce ne sera pas, hélas ! par l'effort spontané du peuple belge ; ce sera sous le coup d'une intervention étrangère.

Et pendant ce temps-là, les palabres continuent au Palais royal. Léopold II et ses ministres discutent des questions d'argent. La majorité cléricale reste passive. Les hommes politiques de la bourgeoisie se confinent dans le silence. Et seuls, les socialistes osent dire, franchement et ouvertement, qu'ils sont de cœur avec tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui veulent rendre justice aux populations noires, martyrisées par le Souverain du Congo.

Emile VANDERVELDE.

Hier & Aujourd'hui

La Chine et le Japon

Une question de chemin de fer trouble en ce moment la lune de miel de la Chine et du Japon ; elle met à jour des desseins déjà soupçonnés, sans doute, mais que l'on s'efforçait jusqu'ici de tenir secrets. Les hypothèses et les prédictions vont leur train.

Au moment de partir en guerre contre la Russie, le Japon avait annoncé qu'il poursuivait deux buts : maintenir en Mandchourie « la porte ouverte », et, par surcroît, l'intégrité de la Chine.

Depuis, on s'est aperçu, en Angleterre et en Amérique notamment, que si la porte était tenue ouverte, c'était au profit du commerce japonais. Tandis que les étrangers payaient les taxes de la douane chinoise, les marchands nippons s'étaient réservé le port de Dalny par lequel ils introduisaient leurs importations en franchise. Quand, sur les réclamations pressantes des étrangers, un poste de douane fut établi à Dalny, les Japonais surent se conserver un traitement de haute faveur, par des combinaisons de tarifs de transports. Ajoutons qu'ils firent main basse sur tous les services des postes, télégraphes et téléphones. Si bien qu'aujourd'hui, les négociants japonais sont si fortement implantés dans la Mandchourie qu'ils entendent coloniser avec leurs milliers et milliers d'émigrants, que l'application normale du régime égal pour tous, de la porte ouverte, ne saurait plus les incommoder.

Restait le second principe, celui de l'intégrité de l'Empire du Milieu.

Rappelons seulement pour mémoire le sort de la Corée, l'empire du Matin calme. Il apparaît maintenant, que le souci dominant à Tokio, c'est non seulement d'évincer en douceur, progressivement, la Chine de la Mandchourie, mais même d'y réduire immédiatement à rien, la puissance souveraine et l'action des autorités chinoises.

La Chine est très jalouse de ses voies ferrées ; elle comprend parfaitement la haute importance politique et économique de cet instrument de pénétration et d'échanges. Elle possède un chemin de fer reliant Pékin à Moukden ; elle voudrait le pousser plus au nord pour se relier avec les lignes russes, vers l'Europe... Le Japon vient de signifier son « veto ». Il objecte que, lorsqu'à la fin de 1905, il a conclu avec la Chine un traité destiné à régler l'application en Mandchourie des conditions de la paix russo-japonaise, le gouvernement de Pékin s'engagea à ne construire aucune voie ferrée capable de faire concurrence aux lignes japonaises de la Mandchourie du Sud. La Chine proteste qu'elle n'entendait pas, par ce traité, se lier au-delà des frontières du Liao, limite nord de la sphère d'influence japonaise. Le gouvernement du Mikado n'entend rien et s'oppose, formellement, à la construction.

C'est une grave déception pour la Chine ; c'est un coup sérieux porté au panmongolisme. Ce ne sont plus « les barbares », c'est le frère de l'empire du « Soleil Levant » qui veut enlever au « Fils du Ciel » la Mandchourie. Et il vient aux lettrés, à la « Jeune-Chine » assoiffée de réformes profondes cette crainte que, si la transformation de l'empire céleste se faisait pas sans secousses, sans agitation et sans troubles, le Japon en voudrait profiter peut-être pour satisfaire sa gloutonnerie d'impérialisme qu'on sent insatiable.

De là les bruits persistants d'un rapprochement de la Chine et des Etats-Unis.

G. DESMONS.

CHRONIQUE

L'idéal de Robert Duret

Ce soir-là, le grand peintre Robert Duret était triste. Et cependant, ce soir-là, il y avait vingt-cinq ans qu'il avait obtenu le grand prix de Rome.

Rassemblés autour de lui et en face d'un bol immense à la surface duquel dansait joyeusement la flamme bleuâtre d'un punch formidable, ses élèves fêtaient cette date mémorable, point de départ de sa fortune et de sa gloire. Mais, ni les gais propos, ni les chansons gauloises n'avaient le don de tirer de son implacable torpeur ce fils de Rabelais dont les gaietés énormes et les mystifications légendaires faisaient la joie des ateliers depuis les temps les plus reculés.

Triste, lui, Robert Duret ? Mais c'était à n'y pas croire !

Triste, ce gai compagnon, qui portait si gaillardement la cinquantaine qu'il semblait être le frère aîné de ses disciples ?

Triste, ce viveur acharné, cet amant de toutes les femmes ?

On ne savait raisonnablement à quoi attribuer cet accès de spleen subit.

Un chagrin d'amour peut-être ? Car l'amour a les yeux bandés et il frappe aveuglément, sans choisir sa victime ; mais il était de notoriété publique que jamais Robert Duret n'avait eu de maîtresse. Aussi volage que le papillon, qui va, butinant de fleur en fleur, il avait alternativement flirté avec la brune, avec la blonde. Grisettes et modèles, femmes du monde et femmes galantes, aux pieds de toutes il avait déposé ses hommages, mais pas une d'elles n'avait su s'attacher à son char ce vainqueur inconstant.

Ses tableaux ? On se les arrachait ; l'Amérique les disputait à l'Europe ; pas une célébrité qui n'ait tenu à honneur d'avoir son portrait exécuté par Robert Duret !

Tout lui souriait dans la vie, et jusqu'aux débuts de cet homme heureux, qui avaient été exempts des tribulations et des ordinaires désillusions !

Et pourtant, ce soir-là, il était triste, abominablement triste !

Cependant l'heure des toasts était arrivée. Antony Mater, le disciple bien-aimé, se leva :

— Je bois, s'écria-t-il, en levant son verre, à la gloire du maître ! Je bois non seulement aux œuvres géniales qui ont fait de Robert Duret le plus grand peintre de notre époque, je bois encore à ses œuvres futures, à celles qui mettront le sceau à son impérissable renommée !

Alors, au milieu du silence profond qui succéda à un tonnerre d'applaudissements, le maître prit la parole :

— J'accepte, mes enfants, la première partie de votre souhait et je vous remercie, mais je ne saurais accepter la seconde. J'ai terminé mon œuvre et ce banquet qui va finir sera pour moi le banquet des adieux.

Et comme, stupéfaits, abasourdis, tous se récriaient :

— Demain, continua l'artiste, je vous donnerai mes derniers conseils ; je laisserai à chacun de vous un souvenir, et puisse la fortune vous sourire comme à moi ! Mais ajouta-t-il, en voyant Antony Mater se lever pour protester et en lui faisant signe de se rasseoir, je serais ingrat si je ne répondais pas à vos témoignages d'affection en vous prenant pour confidents des événements qui m'ont dicté une aussi brusque et aussi irrévocable détermination.

Mes amis, l'art est infini et multiple dans ses manifestations. Le peintre, le sculpteur, le poète sont artistes au même degré. Chacun d'eux, sur sa toile, dans le marbre, ou dans ses vers, poursuit un Idéal qu'il a rêvé, mais qu'il n'atteint qu'autant qu'il a rencontré, une fois dans sa vie, un être lui offrant, sous une forme tangible et réelle, cet Idéal imaginaire. Tandis que l'artiste malheureux travaille sans but, au hasard de l'ébauchoir ou du pinceau, ne parvenant pas à saisir les contours de l'image qui le fuit sans cesse, quand il croit pouvoir la tenir et la fixer frémissante sur son chevalet ou sur un piédestal, tout devient facile à celui auquel la fortune a fait rencontrer l'incarnation de l'Idéal cherché. Le peintre peut alors sans hâte en dessiner les formes, le poète en célébrer les lignes harmonieuses, tandis que le statuaire pétrit sans tâtonnements sa glaise. Dante a eu Béatrix, Pétrarque a eu Laure, Raphaël la Fornarina, le Titien sa maîtresse immortelle.

Vivante, la présence de la muse incarnée inspire et console ; morte, son souvenir, à jamais fixé dans votre âme, fait naître encore des chefs-d'œuvre. Moi aussi, j'ai eu ma Muse ; je l'ai cachée à tous les yeux avec un soin jaloux. Aujourd'hui, elle est morte, bien morte, mais d'une mort qui a effacé dans mon cœur même le souvenir du passé, sur lequel je vivais ! Avec elle s'est envolée l'inspiration. Je n'ai plus désormais ni sujet, ni modèle, je n'ai plus d'Idéal à poursuivre, je brise mes pinceaux !

× × ×

Il y a vingt-cinq ans, j'avais votre âge. Dans mon cerveau flottait, vague et indécise, l'image adorable d'une femme blonde, aux cheveux d'or, aux yeux bleus. Elle veillait auprès de moi, et que de fois, dans mon sommeil, n'ai-je pas senti son haleine douce et embaumée effleurer mes lèvres ! Mais, au réveil, mon rêve s'évanouissait et, dans d'innombrables ébauches, mon pinceau ne parvenait à représenter que des formes aussi confuses que celle que j'avais entrevue dans mes songes !

Un soir enfin, rentrant à mon atelier de la rue Dauphine, je traversais le Pont-Neuf. Au ciel scintillaient des milliers d'étoiles et dans les eaux du fleuve, éclairées par la lueur blafarde de la lune, je voyais se refléter les longues lignes de gaz qui flambaient le long des quais.

Soudain, et avant que j'aie eu le temps d'intervenir, une femme, drapée dans un manteau noir enjamba la balustrade. L'onde s'entr'ouvrit et se referma sur la malheureuse ; sans réfléchir et du même endroit d'où s'était précipitée la pauvre désespérée, je sautai dans la rivière !

Qu'arriva-t-il ? Je n'en sais rien et mes souvenirs s'arrêtent là. L'eau profonde était glacée ; je perdis connaissance et des mariniers qui se trouvaient là fort heureusement, avertis par le bruit de notre double chute, eurent à opérer un double repêchage.

Quand je revins à moi, j'étais dans mon atelier.

Drapée dans une superbe robe écarlate, brodée d'or, les cheveux blonds et dénoués retombant sur les épaules, les pieds chaussés de petites mules persanes, qui m'avaient servi, ainsi que la robe, à peindre une reine de Saba quelconque, une jeune fille me regardait, les yeux humides... et ces yeux étaient bleus !

Je me levai sur mon séant, car je me trouvais couché sur mon lit, tandis que l'apparition était nonchalamment étendue sur un sofa, en face d'un bon feu.

Je me frottai les yeux, je me tâtai, j'étais bien éveillé ! La femme idéale, tant de fois entrevue, si souvent et si ardemment poursuivie, était là, devant moi, en chair et en os !...

. . . . . .

Le lendemain, je grattais la reine de Saba ébauchée et j'en composais une autre, mais celle-là bien vivante et bien vraie. N'était-ce pas elle-même qui posait devant moi ?

Exposé à la vitrine d'un marchand, mon tableau fut acheté quinze cents francs. C'était le commencement de la réussite. Aussi de quels soins n'entourai-je pas dès lors celle que je n'appelai jamais que mon Idéal !

J'ai su cependant qu'elle se nommait Berthe dans la vie privée, mais, je n'ai jamais consenti à apprendre d'elle ce qu'elle avait été, si par suite de quel désespoir elle avait un jour résolu de se donner la mort. Encore ce matin, j'étais persuadé que j'avais été chercher au fond de la Seine, non pas une femme qui se noyait, mais bien la déesse de la peinture qui avait choisi ce moyen de se jeter dans mes bras.

Et cela dura une éternité, plusieurs mois.

Tout me souriait : j'allais de l'avant, hardiment, résolument, comme sûr de moi et je réussissais !

Le concours arriva. Nous avions pour sujet : Judith tuant Holopherne.

Le seul d'entre les concurrents, je peignis une Judith blonde ; mon tableau faillit causer une révolution. Je l'avais composé sans hésitation, je n'avais eu qu'à peindre ; une fée invisible dirigeait mon pinceau. Les hommes graves qui composaient le jury estimèrent que j'avais fait un chef-d'œuvre et, sans contestation, le prix me fut adjugé. Je n'ai jamais su pourquoi, tant le travail m'avait semblé facile ! Tous mes amis reconnurent Berthe dans ma farouche héroïne. Et cependant j'avais exécuté mon tableau seul, enfermé dans une loge. Ce n'était pas elle que j'avais peinte, c'était mon Idéal, qu'elle personnifiait et dont la forme tangible était désormais éternellement gravée dans mon esprit. Ah ! pourquoi n'est-elle pas morte à ce moment ? Encore aujourd'hui, j'aurais présente son image, tandis que... car elle n'était pas ma maîtresse ! Elle était ma fée, mon bon génie, je l'entourais d'une affection égoïste ! Je l'aimais comme Pygmalion eût aimé Galatée vivante ! Je l'aimais d'un amour incestueux, comme un père qui aimerait sa fille ! Il me semblait que je l'avais créée, qu'elle était sortie de mon front, comme Minerve du cerveau de Jupiter ! Ce n'était pas pour moi une créature humaine, c'était une idée faite femme, un lutin, un démon familier !

Et cela dura jusqu'à mon départ pour Rome. La séparation eut lieu sans déchirement. Je lui dis adieu, je la quittai sans lui demander où elle allait, et je partis, emportant son souvenir. C'était tout ce qu'il me fallait.

Bref, je voyageai. Je n'ai pas ouvert une de ses lettres, car la suscription était criblée de fautes d'orthographe. Si j'avais vu la signature de mon génie au bas de deux pages d'inepties et de barbarismes, j'aurais pu concevoir des doutes sur son origine céleste, et j'avais besoin de toutes mes illusions. Les missives en question me servirent à allumer des cigarettes.

Depuis, j'ai vécu sur ce souvenir. Parcourez les musées et les galeries ; examinez tous mes tableaux et partout, sous des aspects différents, dans les sujets les plus divers, vous sentirez un vieux reste de Judith ou de la reine de Saba. Toutes les Vierges de Raphaël ont un peu de la Fornarina, et il n'est pas jusqu'aux portraits d'après nature que j'ai exécutés qui ne se ressentent de l'impression profonde que m'a laissée mon idéal !

× × ×

Robert Duret s'arrêta, puis reprit, comme s'armant de courage :

— Ce matin, j'allais m'occuper des préparatifs du banquet de ce soir, quand, sur un immense panneau cloué à une voiture qui cheminait devant moi, je lus ces mots en lettres rouges d'un demi-pied, sur fond blanc :

Ne faites pas de Punch
sans vous servir du
Véritable Rhum de la Jamaïque
Grande Epicerie Centrale. — Maison Bastignoule, 229, rue de Rivoli.

J'ai payé cher le plaisir de vous offrir un punch de ce « Véritable Rhum ! » Je me rendis rue de Rivoli.

Derrière le comptoir, une femme, dont le triple menton descendait sur un opulent corsage, présidait à la vente ; sur le front, des bandeaux d'un noir de jais qu'une épaisse couche de graisse collait aux tempes ; aux poignets, d'énormes bracelets de clinquant. Les doigts, gros et courts, étaient surchargés de bagues.

Après m'être assuré de la provenance du rhum merveilleux, je priai la grosse dame de m'en faire parvenir une caisse le soir même et je donnai mon adresse.

— Monsieur Robert Duret ! s'écria l'épicière. Ah ! mon cœur avait battu à votre entrée ! Je comprends tout maintenant ! C'est vous qui m'avez sauvée !

C'était Berthe la blonde ! mon Idéal ! Je m'enfuis, mais trop tard !

Et maintenant, la figure d'antan s'est effacée de mon souvenir, et quand je veux rêver, essayer de revoir encore cette fraîche et blonde image d'autrefois, je ne retrouve plus que le regard terne et le triple menton de la femme au bavarois noirs !! Mon Idéal s'est fait épicier ! Vous voyez bien que tout est fini, bien fini !!

Oscar METENIER.

ECHOS

LA JOURNEE DE HUIT HEURES DANS LES CHARBONNAGES

La Fédération des propriétaires de charbonnages du pays de Galles vient de publier un manifeste, adressé aux ouvriers et tiré à 150,000 exemplaires. La Fédération se déclare nettement hostile à la loi de huit heures soumise actuellement aux Chambres. La Fédération explique qu'elle ne saurait payer les salaires actuels calculés pour un travail de *neuf* heures pour un travail ne durant que huit heures. Elle serait forcée également d'augmenter le prix du charbon.

LA GAITE AU TEMPLE

Nos églises jouent de la musique vraiment par trop rébarbative.

Est-ce la cause de la décadence religieuse ?

Les étrangers qui pénètrent dans les églises anglicanes sont souvent étonnés de la musique allègre sur laquelle se chantent certains cantiques.

Un professeur anglais vient de se livrer à une étude minutieuse et il a trouvé que ses compatriotes chantaient sur six airs de valse, deux de de two-steps et dix-sept airs de polkas.

Si le bon Dieu n'est pas déridé après cela !...

LES AFFAIRES DU MAROC

Le Général d'Amade livre un nouveau combat au Mdakras

Nous avons 13 tués et 40 blessés

Au moment où le ministre recevait le télégramme du général d'Amade indiquant que les opérations de police au Maroc pouvaient bien se continuer sans renforts, les faits venaient infliger au trop optimiste commandant du corps d'occupation, un douloureux démenti.

Le dernier télégramme sur les opérations daté de l'Oued El-Mellah, le 28 février, à dix heures du soir, annonçait que les deux colonnes du Tirs et du Littoral renforcées par une fraction des colonnes de Ber-Réchid avaient opéré leur jonction et bivouaquaient à deux kilomètres de Sidi-Ahmed-el-Medjoub.

Ce rassemblement ed nos forces au Maroc en une seule colonne avait évidemment pour but de frapper un grand coup. Le général d'Amade au lieu de rester dans l'expectative, voulait prendre l'offensive pour effacer l'impression pénible que nous avons éprouvée à la nouvelle des combats si meurtriers pour nous des 16, 17 et 18 février.

Le général d'Amade a livré combat aux Nédakras le 29 février. L'engagement a duré dix heures et malgré son laconisme la dépêche officielle nous laisse entrevoir que l'engagement a été des plus vifs. L'attaque est venue des Marocains qui se sont rués sur notre cavalerie. Ce simple fait montre que nos contingents sont insuffisants pour châtier les tribus rebelles et qu'elles ne sont nullement impressionnées par le déploiement de nos forces. C'est la condamnation du système inauguré par le général d'Amade et la preuve que des renforts sont indispensables si on veut pacifier le pays. Les opérations faites jusqu'alors sont aussi néfastes pour notre prestige qu'elles sont périlleuses pour nos troupes.

Le combat du 29

Paris, 1er mars. — **Par télégramme daté de Souk-el-Drin, 29 février, 10 heures du soir, le général d'Amade informe le ministre de la Guerre qu'il s'est porté à Souk-el-Drin sur l'Oued Mellah avec les colonnes du Tirs et du Littoral, renforcées par une fraction des colonnes de Ber-Rechid et Fedallah.**

Cette opération fut protégée par nos troupes de couverture de diverses armes.

Notre cavalerie fut attaquée avec violence par un contingent de Mdrakas, fantassins et cavaliers.

Après un engagement sérieux, notre cavalerie, pour se dégager, a fait une charge qui a refoulé l'ennemi.

Nos pertes sont les suivantes :

DIX TUES, (2 sous-officiers et 8 chasseurs)
VINGT-TROIS BLESSES (2 officiers, 1 maréchal des logis, 1 brigadier, 18 chasseurs, 1 goumier).

Après avoir refoulé les Mdrakas, le général d'Amade a pris l'offensive contre l'ennemi qu'il a poursuivi pendant 7 kilomètres, lui infligeant des pertes importantes.

Au cours des poursuites, nos pertes ont été de TROIS TUES (1 sergent de zouaves et deux tirailleurs algériens) et DIX-SEPT BLESSES (13 zouaves dont un sous-officier et 4 tirailleurs).

Le combat a duré de huit heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Sur la frontière Algéro-Marocaine

LES MAROCAINS PREPARENT UNE NOUVELLE INCURSION EN ALGERIE

Oran, 1er mars. — Les derniers renseignements reçus de Colomb-Bechar et de Beni-Ounif, au sujet de l'agitation signalée récemment dans la région du Tafilalet et dans les ksour de la frontière algéro-marocaine, indiquent que le mouvement antifrançais se dessine plus nettement et semble s'étendre un peu plus chaque jour.

On annonce, en effet, qu'une harka, forte de 3.500 hommes, est concentrée à Bou-Denib, sous le commandement de Si-Ahmed-Sebai.

Cette harka aurait comme objectif une incursion sur notre territoire. Des émissaires parcourent la région, s'efforcant d'influencer les tribus fidèles à la France. C'est ainsi que les Beni-Guil, favorables à l'influence française, qui pendant la mauvaise saison, sont campés avec leurs troupeaux dans la région de Bechar, et de Beni-Ounif, ont émigré prématurément vers le nord, dans la crainte d'être pillés ou contraints de prendre parti contre les Français.

A Figuig et à Zenaga, les habitants sont hostiles à toute agitation. Les chefs de Zenaga ont décidé de rester en bons termes avec les Français et de repousser les gens du Tafilalet, si cela est nécessaire.

Le général Lyautey à l'Intérieur

Paris, 1er mars. — Ce matin a eu lieu, au ministère de l'intérieur, une conférence entre MM. Clémenceau, Pichon, Thomson, le général Picquart et le général Lyautey, pour continuer l'examen des questions relatives à la situation militaire au Maroc et à la défense de la frontière algéro-marocaine.

Une nouvelle conférence entre les mêmes personnages aura lieu demain, dans l'après-midi.

M. Regnault, ministre de France à Tanger, y assistera.

Le mouvement antifrançais

A LA FRONTIERE ALGERIENNE. — NOUVEAUX DETAILS.

Alger, 1er mars. — On télégraphie de Beni Ounif que la situation devient très grave sur la frontière algéro-marocaine : ce qui n'était qu'une prévision devient aujourd'hui une certitude.

Dans l'Extrême-Sud oranais, le danger est plus imminent aujourd'hui qu'en octobre 1907 et l'on redoute ici des heures extrêmement critiques.

Des renseignements indigènes, mais auxquels on doit ajouter foi, apprennent qu'une harka de 3.500 hommes bien organisée et bien armée campe à Bou Denib, c'est-à-dire à deux pas de la frontière. L'agitateur Si Ahmed Sebal est à la tête de ces fanatiques, qui ont juré de chasser les Français et de camper à Aïn Sefra.

D'autres rassemblements de Marocains sont signalés sur divers points.

Toutes ces nouvelles jettent la panique dans Figuig ; les habitants parlent de l'arrivée prochaine de 50.000 musulmans. Ces bruits, évidemment, sont très exagérés, mais ils dévoilent une part de vérité.

On sait d'une manière formelle que les Marocains ont envoyé en reconnaissance, dans la direction de nos postes, une vingtaine de méharistes.

Les Beni Guill, qui campaient sur notre territoire, ont pensé que cette petite troupe était l'avant-garde de la harka de Bou Denib et ils sont partis subitement. Leur marche est d'habitude réglée par l'état des pâturages et ils pouvaient séjourner encore assez longtemps sur notre territoire ; au lieu de cela, dès qu'ils ont appris l'arrivée prochaine des Marocains, ils se sont dirigés vers le nord.

Les Beni Guill sont de fidèles amis de la France ; s'ils partent, c'est pour ne pas être mis en demeure par les gens du Tafilet d'avoir à combattre nos troupes.

Quant aux Figuigiens, leur attitude est parfaite jusqu'à présent. Ils déplorent comme les Français l'agitation actuelle et ils sont résolus à s'opposer par tous les moyens en leur pouvoir, y compris le recours aux armes, à la venue dans Figuig de leurs coreligionnaires.

Mais ce qui ne cesse pas d'inquiéter les populations qui nous sont soumises, c'est l'insuffisance de nos effectifs dans le Sud Oranais.

Un notable indigène de Figuig a fait part de ses impressions à un de nos compatriotes :

« **Les officiers français, m'a-t-il dit, sont au courant de ce qui se prépare. Comment se fait-il donc qu'ils ne demandent pas de renforts ? Certes, ils ont raison de compter sur notre concours, comment pourrions-nous ne pas marcher avec vous ? L'intérêt seul nous y oblige : vous êtes nos fournisseurs ; notre commerce serait mort sans vous. Si nous nous joignons à vos ennemis, nos ksours seraient à jamais perdus. Mais vous devez aussi nous venir en aide, nous protéger efficacement contre vos ennemis qui seront les nôtres quand ils apprendront que nous embrassons votre cause. Votre garnison n'est pas assez nombreuse, il vous faut de nouveaux soldats. Rappelez-vous l'effet produit par vos renforts à l'époque troublée du Rhamadan de 1906, les gens de Tafilet, qui venaient nous attaquer, s'en retournèrent dans leurs ksours.** »

Cette opinion reflète le sentiment général ici. Nos garnisons, dans l'Extrême-Sud, sont trop faibles, et si elles ne sont pas doublées à brève échéance, les pires événements se produiront.

L'opinion Allemande

La prolongation de la situation au Maroc et les incidents divers dont elle est la conséquence, entretiennent dans la presse allemande une nervosité dont chaque jour apporte les preuves nouvelles.

Ce sont tantôt la « Taegliche Rundschau », organe pangermaniste, ou la « Gazette de la Croix », organe conservateur, tantôt la « Gazette de Voss », libérale, ou la « Germania », catholique, ou bien encore, comme hier, la « Freisinnige Zeitung, qui critiquent la politique de la France au Maroc ou expriment leurs craintes que les évènements ne soient plus forts que la volonté et les bonnes intentions du gouvernement.

Les grands journaux de province suivent l'exemple de la presse berlinoise.

Questionné à ce sujet, un diplomate de la Wilhelmstrasse a fait ressortir l'attitude de retenue et de calme observée par les milieux officiels allemands.

« Nous ne partageons pas cette nervosité, dit-il. Nous nous en tenons aujourd'hui comme hier aux déclarations du gouvernement français. Nous sommes d'avis, et nous déclarons à qui veut l'entendre que ce n'est pas avec dix, douze ou vingt mille hommes que la France peut conquérir le Maroc. L'envoi de renforts dont parlent les récentes informations serait donc compatible avec les déclarations du gouvernement français disant que la France ne songe pas à la conquête du Maroc. Il n'y a pas lieu d'en douter ».

Le Conflit Russo-Turc

La situation s'aggrave. — En Allemagne, on croit à la guerre. — Contre les ambitions autrichiennes.

Berlin, 1er mars. — La « Taegliche Rundschau » publie un nouvel article du comte Pfeil, qui a de très hautes relations et dont les renseignements sont toujours pris aux meilleures sources.

« Le comte Pfeil croit que la guerre est prochaine ».

« En Russie, dit-il, un parti puissant pousse à la guerre. A sa tête, se trouve le grand-duc Nicolas, mais le ministre de la guerre, Rediger, sait bien que la Russie est hors d'état de marcher en ce moment contre la Turquie. L'armée russe manque de tout. La Russie est incapable en ce moment de faire une guerre. Si la Turquie était une puissance capable d'initiative, elle profiterait du moment favorable pour reconquérir les territoires qu'elle a perdus en 1878 et pour consolider sa situation européenne. La proposition qu'on lui fait d'établir, en Macédoine, un gouverneur turc, est vraiment incroyable. »